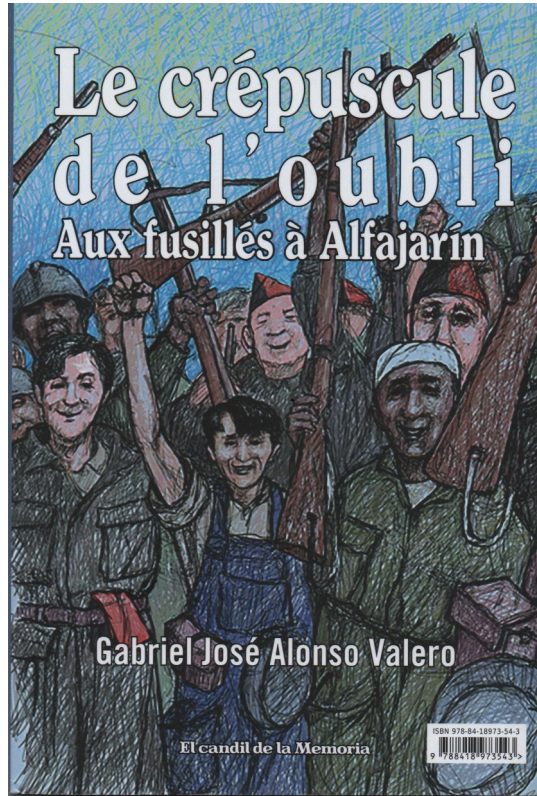


Le crépuscule de l'oubli



Gabriel José Alonso Valero a dédié cet ouvrage bilingue espagnol-français (pour être diffusé des deux côtés des Pyrénées) « aux fusillés d'Alfajarín ». Merci au Centre de recherches pour l'alternative sociale de Toulouse pour ce beau livre !

Situé en région aragonaise, Alfajarín comptait 1 400 habitants avant le 19 juillet 1936. C'était un village agricole : une majorité de petits propriétaires travaillaient leurs terres avec l'aide de leur famille. Les autres cultivaient les terres que les riches laissaient en friche et devaient laisser la moitié de leurs récoltes aux huit ou dix gros propriétaires. Ils étaient obligés de demander à leur patron de leur prêter de l'argent plusieurs fois par an, afin de pouvoir faire face aux besoins les plus indispensables jusqu'au moment de la récolte. Comme la comptabilité était tenue par les nantis, les métayers n'avaient plus que leurs yeux pour pleurer...

Avec la réforme agraire de 1933, un ouvrier agricole pouvait disposer d'un lopin pour y cultiver quelques pommes de terre, au grand dam des propriétaires et des salariés ruraux, craignant eux que la distribution des terres ne réduise le nombre de leurs jours de travail rémunéré.

Face au soulèvement militaire contre la République parti du Maroc, les syndicats ont décidé la grève générale. Le 19 juillet elle était totale, et, pour un bon nombre de travailleurs, cela signifiait un jour de fête en été. Vers 18 heures, vingt ou trente phalangistes, armés

de pistolets pénétrèrent sur la place du village. Ils sont entrés dans la caserne de la garde civile, puis ils ont ouvert le feu sur la population désarmée. Ils tiraient sur tout ce qui bougeait. La nuit tombée, un garde s'est trouvé au tournant d'une rue face à face avec un ouvrier qui disposait d'un vieux fusil de chasse. Il fit feu plus vite que le garde, le blessant mortellement. Une longue série de « fusilllements » d'habitants fut lancée dès lors par les phalangistes.

Lorsque les fusillades ont commencé, leurs auteurs ne pouvaient pas savoir ce qui se passait en Catalogne (où des exécutions sommaires de phalangistes se déroulaient). En tout état de cause, l'attitude d'un homme conscient ne peut et ne doit pas se régler en fonction de ce qu'il suppose que font les autres, et, encore moins de faire payer aux uns les « fautes » des autres. Chacun est responsable de ses actes sans tenir compte de ce que fait son voisin.

Les militaires et les phalangistes étaient maîtres de la rue, comme à Saragosse. Ils dominaient totalement la situation parce que les ouvriers ne disposaient pas d'armes. Dans ces conditions, la seule solution à notre portée était de fuir le village.

Dans mon esprit, il n'y a pas de place pour la rancune et moins encore pour la vengeance. Cela dit, il y a des choses qui ne peuvent pas être oubliées. Il s'agit du grand nombre de travailleurs honnêtes et de gens innocents, morts à Alfajarín entre les mains des phalangistes et que rien absolument ne peut justifier. Vingt-sept personnes ont été fusillées le même jour, dont une femme.

Il n'y a pas de guerre qui soit bonne, mais la nôtre plus sûrement que toutes les autres. Nous avons dû nous organiser en vue de libérer l'Espagne de la dictature – une tâche qui n'a pas été réalisable – nous nous en doutions.

La vengeance est propre aux lâches et toi, tu ne dois lutter que pour la justice. La haine, la méchanceté et l'arrogance de quelques uns, ainsi que l'incompréhension de quelques autres ont motivés ces tragiques événements.

RB/ Cira Limousin

« *Le crépuscule de l'oubli, Aux fusillés à Alfajarín* », Gabriel José Alfonso Valero, édition et impression El candil de la Memoria, disponible au CRAS, 39, rue Gamelin, 31100 Toulouse, prix libre, port 4,72 €, 38 + 65 p.